

Avant-propos

Certains diront qu'il y a un imaginaire de la fin, d'autres que la fin est imaginaire ou encore, et cela fait tout autant sens, que l'imaginaire a atteint son point d'épuisement et qu'il s'ébruite dans un intarissable épilogue. Quoi qu'il en soit, chaque étude dans ce dossier nous parle de ce déclin qui fait bondir et saillir la littérature américaine contemporaine. Chaque auteur a été attentif au creuset de l'imaginaire de la fin à partir duquel se laisse entendre la clameur crispée et retentissante d'une littérature qui, dans un sursaut et un spasme verbal, abîme ce qui l'habite, cherchant sans cesse le point de fuite.

* *

*

La fin n'existe pas. Elle est une longue histoire qui en a suscité plus d'une à sa suite. Il y a ainsi plusieurs fins possibles. La diversité des récits qui ont fait de l'espace scripturaire un lieu d'interrogation et d'anticipation de la *fermeture* du monde nous illustre une certaine pratique imaginative de ce paradigme au sein de la littérature américaine, au point même d'y laisser une signature. La littérature américaine *use* la fin dont elle fait *usage* pour l'effilocheur en une multiplicité de possibles et pour montrer du même coup à quel point celle-ci est relative à l'imaginaire. Car s'il y a eu des ruptures, des creux et des traînées de longueurs, il n'y a jamais eu littéralement de fin comme telle. Il y a eu un épuisement, tout au plus. En fait, nous sommes finis, mais ça continue encore, bien qu'il aurait peut-être fallu que cesse ce blême et cette fissure qui nous laisse voir *entre les lignes* une fin qui ne nous exauce pas.

Dans une conjoncture sociale où les valeurs démocratiques sont constamment subsumées à un contexte néolibéraliste pervers, la question de la fin demande à être posée autrement. C'est-à-dire qu'elle doit être énoncée à partir des marges dans lesquelles elle risque à tout coup de s'engouffrer. De nombreux auteurs américains ont commencé à envisager la fin non plus comme une pure valeur téléologique, mais plutôt en termes de tension et d'intensité. En ce sens, ils ont entamé une véritable esthétique transgressive qui a eu pour effet de développer la fin jusqu'à son nœud d'obscurité. La littérature américaine, loin de se résoudre dans un imaginaire catastrophique, paraît plutôt exploiter une pensée de la transgression qui abuse des situations terminales dans la mesure où celles-ci présentent des situations limites capables de désintégrer toutes les significations heurtées. La subversion des limites, nous rappelle Véronique Lord dans son texte consacré à *Lolita* de Nabokov, passe aussi par l'énonciation du territoire et le déplacement du sujet à travers différents espaces psychiques et cartographiques. Le texte d'Annabelle Martin, quant à lui, problématise avec force la figure du labyrinthe dans son rapport avec l'égaré et la dissolution des repères spatio-temporels ; phénomène exemplaire de cette conjoncture qui vient mettre à mal l'identité du sujet américain dont le statut se trouve égrené par une fin potentielle. En ce sens, ce type d'imaginaire joue sur le désir de défier et de se mesurer aux frontières tant identitaires, c'est le cas entre autres du texte de Jean-Ernest Joos, que morales ou langagières comme l'exprime l'étude d'Éric Gougeon. Joos trouve dans la littérature afro-américaine les conditions d'élaboration d'une nouvelle conception de la notion de sujet vue sous l'angle de la relation. Il en vient même à cerner, dans les plis du texte littéraire afro-américain, un espace relationnel qui défait et recompose le lien au politique. De son côté, Éric Gougeon souligne dans sa réflexion sur Gertrude Stein que l'expérience poétique vise à une déconstruction syntaxique et à un démembrement du sens qui tend à inscrire le présent de l'énonciation dans un continuum *infini* et *indéfini*. L'expérience artistique et picturale, notamment celle de la peintre mexicaine Frida Kahlo qui nous est présentée par Alexandre Jacques, participe aussi de ce moment de bascule et de précarité. La réflexion d'Alexandre Jacques sur l'expression de la douleur, nous démontre que sous l'apparente homogénéité de la toile chez Kahlo, se cache toujours une déchirure, plaie ouverte qui vient renverser la possibilité d'un ordre fixe. L'identité du sujet apparaît dès lors en pleine crise et c'est cet état-limite que l'œuvre nous dévoile à coup de déchirures. Partant d'une topologie thématique des différentes formes de manifestations de l'abject, Pascal Thérout montre aussi en quoi cette sensation se fait le catalyseur d'une crise de l'individu et de sa conscience. Il effectue ainsi un rapprochement entre la mort chez Lovecraft (expression de la finitude de l'homme) et celle théorisée par Kristeva pour qui la mort correspond plutôt à une limite au-delà de laquelle le langage et la pensée en viennent à s'effriter.

De façon majoritaire, les textes que nous vous présentons dans ce numéro de *Postures* établissent un rapport plus ou moins direct entre la littérature américaine et l'imaginaire de la fin. Par exemple, Kim Doré nous démontre dans son étude sur *Ce que pensait Roger* de John Updike que beaucoup de textes américains au cours des dernières années ont donné lieu à un véritable renouvellement discursif sur la fin en montrant, en autres choses, que la fin est surtout un *état* narratif qui permet de mobiliser une pluralité d'esthétiques, de passions, d'illusions et de stratégies énonciatives. D'autre part, Frédéric Lepage explique en quoi l'imaginaire de la fin mis en place dans le film américain *Fight Club* tire toute sa force de revendication dans l'opposition qu'un groupuscule résolument subversif vis-à-vis de la société de consommation et le sentiment de viduité qu'elle instaure. Dans ce cas, la fin intervient comme l'ultime possibilité de se dérober à un monde qui ne suscite que le désir d'un recommencement. Par ailleurs, Nancy Costigan aborde l'œuvre *The Recognitions* de William Gaddis en démontrant que celle-ci repose sur une quête originelle, notamment celle de l'histoire qui s'articule et se morcelle à travers l'expérience esthétique. Plusieurs œuvres recherchent tour à tour dans le passé une puissance de réverbération et de changement dont la pulsation viendrait marteler le présent. Notons que tout en interrogeant sous plusieurs angles l'état de la culture américaine (et plus particulièrement sur sa réception dans les sociétés à filiation européenne), Jean-François Chassay affirme aussi dans son article au ton à la fois polémique et personnel que l'histoire intervient sans cesse dans la littérature américaine, au point même de constituer un véritable matériau d'élaboration sur lequel s'érigent des déplacements et des métamorphoses événementiels. François Charpentier élabore également une réflexion sur la tension entre fiction et histoire qui est à l'œuvre dans *Slaughterhouse-five* de Kurt Vonnegut, récit de science-fiction « diffracté », selon les termes de Charpentier, où s'entremêlent différents niveaux de réalités qui sont autant de discours possibles sur l'Histoire. Ce faisant, l'article de Julie Hyland explore la notion de réécriture de l'histoire en démontrant comment cette pratique narrative et énonciative permet un réagencement du réel entraînant à sa suite la fin d'un monde. Dès lors, la fin ne se consomme jamais et reste, en ce sens, atermoyée. Chaque histoire, et *a fortiori* celle des afro-américains qu'interroge Magalie Bourquin en s'intéressant à l'œuvre de Toni Morrison, paraît prendre le relais d'une fin toujours anticipée, désirée. La pluralité des fins possibles que met en place la littérature américaine rend la fin aussi impossible que possible.

Dans un autre ordre d'idées, le texte de Robert Barsky fait part de l'émergence d'un paradigme où la littérature, croyant trouver dans les sciences modernes de nouvelles formes d'explorations langagières, a entretenu un rapport ambivalent à l'égard des nouvelles connaissances scientifiques, allant parfois jusqu'à y voir la source d'un langage magique, mystique et éternel. Portrait à la fois drôle et ironique d'une époque qui a déversé ses préconceptions métaphysiques dans l'émergence des nouveaux bouleversements scientifiques.

Lise Prud'homme (récipiendaire du Prix Saint-Denys Garneau en 1999) élabore, quant à elle, une réflexion sur l'œuvre du poète québécois où elle s'attarde au discours intime entretenu par l'écrivain à l'égard de la matière poétique. De ce fait, elle tente d'éclaircir certaines thématiques fondamentales chez Saint-Denys Garneau, notamment le rapport à la lumière.

Enfin, nous aimerions souligner que la rédaction de ce dossier n'aurait pu être possible sans l'aide généreuse et passionnée de plusieurs collaborateurs dont Bernard Belzile qui a permis à cet imaginaire de se matérialiser. Il n'y a pas plus de pensée sans langage qu'il n'y a d'écrits sans papiers et, force est d'avouer, que ce livre n'aurait pu voir le jour sans son apport inestimable. Enfin, le dossier de présentation est l'œuvre de la collaboration spéciale et enthousiaste d'Isabelle Jubinville et aux corrections précises et intentionnées de Christian Larouche et David Lachance dont les commentaires ont grandement contribué à la réalisation du présent recueil. La qualité graphique de la page couverture a, quant à elle, été assurée par le travail talentueux de Patrick Bérubé.

En espérant le fil de cette randonnée parsemée de carrefours heureux, nous vous souhaitons bonne lecture !

Julie Hyland et Alexandre Jacques